



## DÉVELOPPER SA PENSÉE CRITIQUE

### **Module 6 /**

Débats et enjeux philosophiques :  
Pensée critique et athéisme

### **Section 4 /**

Trois grandes pensées de l'athéisme:  
Marx, Nietzsche et Sartre

### **Auteur /**

Guy Haarscher

### **Réalisation /**

Ariane Bachelart & Julien Di Pietrantonio

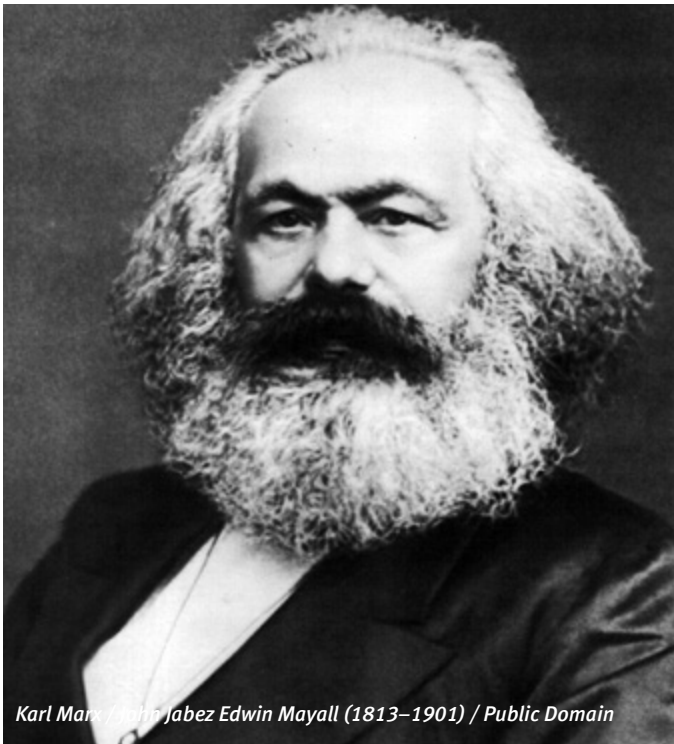
### ***Marx : la religion opium du peuple***

On sait que Karl Marx (1818-1883) a critiqué le capitalisme. De façon plus générale, il a considéré que l'Histoire était essentiellement basée sur la lutte de classes. De l'esclavage antique au servage médiéval, puis à la condition ouvrière du XIXe siècle, l'opposition entre dominants et dominé, exploités et exploités, a été l'enjeu central des grands conflits de l'Histoire. Dans ce contexte, Marx envisageait le rôle de la religion de la manière suivante. Elle constituait une illusion qui incitait les dominés à accepter leur sort, et donc à conforter le pouvoir des dominants. Au lieu de considérer les injustices et les inégalités comme liées à un système social profitant aux dominants, système créé par des hommes et que par conséquent d'autres hommes pourraient un jour changer, les défenseurs de la religion identifiaient ce système à l'Ordre divin. La créature ne pouvait légitimement transformer un système établi par le Créateur. La religion faisait en sorte que l'homme accepte sa condition et ne se révolte pas contre ses oppresseurs véritables : s'il était là où il était soutier de la société c'était parce que Dieu en avait disposé ainsi : les voies de la Providence sont, rappelons-le, insondables.

Marx en concluait que la religion était l' « opium du peuple », c'est-à-dire une sorte de drogue, un paradis artificiel empêchant l'individu de se tourner vers les véritables responsables de l'injustice sociale. Elle détournait en réalité la révolte de l'individu opprimé contre sa condition en lui proposant le salut après la mort, dans l' « autre monde ».

Certains philosophes du XVIIIe siècle avaient déjà dépeint la religion sous des couleurs très noires en dénonçant le pouvoir et la corruption des prêtres, qui maintenaient le peuple dans l'ignorance pour que ce dernier n'exerce pas sa pensée critique contre ses oppresseurs véritables : ils gavaient le peuple d'histoires infantilisantes, de superstitions et de miracles, pour l'empêcher d'accéder aux Lumières de la raison. Marx donne à cette critique un caractère plus philosophique en considérant de façon générale la religion comme l'idéologie des classes dominantes.

Dans de telles conditions, il était inévitable que le combat contre l'oppression moderne selon Marx la lutte contre le capitalisme et ses inégalités – soit associé à une lutte contre la religion : la destruction de cette dernière constituait la condition même de la lucidité, de la prise de conscience par le peuple de ses véritables intérêts. L'émancipation sociale serait en même temps une abolition de la religion : le peuple n'aurait plus besoin de cet « opium » qui, comme toutes les drogues, fournit une satisfaction passagère, ici en faisant miroiter aux opprimés un bonheur éternel après la mort, mais détourne de l'action réelle contre les causes mêmes du malheur.



Karl Marx / John Jabez Edwin Mayall (1813–1901) / Public Domain

Il est assez piquant de constater qu'un demi-siècle avant Marx, Napoléon Bonaparte avait adopté une conception assez similaire de la religion, mais pour en tirer des conséquences opposées. Il affirmait que, sans religion, jamais le peuple n'admettrait les inégalités présentes dans la société : « la religion, c'est ce qui retient le pauvre de tuer le riche ». La religion faisait respecter l'ordre social, obéir aux autorités légitimes, et proposait en compensation aux pauvres l'égalité de tous devant Dieu, que l'individu rejoindrait après la mort s'il s'était conduit de façon vertueuse, c'est-à-dire avait accepté sa condition sans se révolter. L'alliance de l'Eglise et de l'Etat paraissait à Napoléon la meilleure garantie de l'ordre social. En d'autres termes, on pourrait dire que Napoléon reconnaissait comme Marx que la religion était une drogue, un paradis artificiel, mais il en tirait des conclusions opposées : alors que ce dernier voulait dissiper les brumes mentales créées

par l' « opium » pour accélérer la prise de conscience des opprimés, Napoléon, de façon cynique et machiavélique, considérait que la « drogue » religieuse était indispensable au maintien de l'ordre inégalitaire qu'il soutenait.

Mais sur ce point comme sur bien d'autres, la réalité se révèle plus nuancée à l'analyse, et il faut reconnaître que, si les thèses de certains philosophes des Lumières, de Napoléon et de Marx reflètent une partie de la réalité, la religion est loin d'avoir toujours été du côté des oppresseurs. Pour nous en tenir au christianisme qui a marqué l'histoire de l'Europe, le message de Jésus est fondamentalement égalitaire : ce dernier disait par exemple nous l'avons vu dans un module précédent – qu'il serait plus difficile à un riche d'entrer au Paradis qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. C'était une façon très parlante de dire que Dieu ne cautionnait nullement les inégalités sociales et l'arrogance des puissants. Il est vrai que, dans l'histoire européenne, l'Eglise catholique et, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, les Eglises protestantes, ont souvent pris le parti de l'ordre établi, correspondant de ce fait à l'image que donnera Marx de la religion. Mais l'esprit évangélique d'égalité a continué à se manifester.

En témoigne la Déclaration d'Indépendance des Etats-Unis, proclamée en 1776 et rédigée par Jefferson, homme des Lumières s'il en fut. Il s'agit du document fondateur de la nation américaine : les colonies britanniques d'Amérique s'étaient révoltées depuis quelques années contre ce qu'elles considéraient comme une oppression par le roi d'Angleterre, qui les avait notamment taxés sans leur consentement (les colons n'avaient pas de représentants au Parlement de Westminster). Dans la Déclaration de 1776, Jefferson écrit que Dieu a créé les hommes égaux et qu'il les a dotés de droits naturels tels que les droits à la vie, à la liberté et à la recherche du bonheur. Si, poursuit le texte, des pouvoirs humains en venaient à bafouer ces droits, le peuple serait habilité à changer de gouvernement et à en établir un nouveau qui respecterait ces droits. Il faut noter qu'ici, Dieu se situe pour ainsi dire « du bon côté » : au lieu, comme dans les monarchies de droit divin et encore nous l'avons vu selon Napoléon, de venir en renfort du pouvoir établi, il apparaît ici comme le garant des droits du peuple. En effet, la Déclaration indique bien que les droits du peuple ne sont pas conférés par le gouvernement mais par le Créateur. Les violer reviendrait par conséquent à désobéir à Dieu, et donc à commettre une sorte de sacrilège. Ici, le Dieu des pauvres, le Dieu des Evangiles, a repris vigueur.



On voit donc bien que les Lumières, et sans doute l'époque contemporaine qui leur a succédé, ont été marquées par un rapport pour le moins ambigu avec la religion : contre les Eglises qui avaient pris le parti des puissants et des oppresseurs du peuple, mais souvent au nom d'un christianisme originel, égalitaire, garant des droits de la créature, et que les Eglises officielles auraient trahi. D'ailleurs Jefferson, à la fin de sa vie, a au sens propre du terme découpé une Bible en éliminant tout ce que le texte sacré contenait de superstitions, de violences et d'intolérance et en n'en gardant que les éléments humanistes et égalitaires, essentiellement l'amour d'autrui (« aime ton prochain comme toi-même »). Bien sûr, une telle sélection des « bons passages » de la Bible apparaîtra à tous les esprits étroits pensons aux créationnistes contemporains comme un sacrilège. C'est la raison pour laquelle Jefferson a gardé cette Bible « découpée » dans ses papiers secrets : elle ne fut publiée qu'après sa mort qui eut lieu en 1826.

◀ Karl Marx /  
*Reminiscences of Carl Schurz, Vol. I, New York: McClure  
Publ. Co., 1907, Chap. 4, facing p. 170. /  
Public Domain*